

TRADITION ET LIBERTÉ DANS LES LITURGIES D'ORIENT

DANS l'immense entreprise de rénovation officiellement inaugurée pour l'Eglise catholique-romaine par les travaux et les décisions de Vatican II, on s'est déjà bien des fois référé aux traditions et à la conduite des Eglises orientales. En ce qui est du domaine liturgique, notamment, cette attention portée à l'Orient s'est d'ores et déjà avérée bénéfique à un point qu'on n'aurait osé imaginer en un temps — fort peu éloigné — où les célébrations orientales, c'est-à-dire en fait presque exclusivement celles de rite byzantin, apparaissaient au plus grand nombre des catholiques comme étranges et fastidieuses. Mais, en fait, on a souvent l'impression que, si l'attitude a heureusement changé, on s'arrête encore trop habituellement aux formes extérieures sans percevoir l'esprit qui les a suscitées et les garde vivantes malgré tant de causes de sclérose et de dégradation. Pour autant que la liturgie est l'expression rituelle du mystère de l'Eglise, elle porte témoignage des mouvements les plus profonds par lesquels il s'exprime selon la diversité des tempéraments et des cultures.

Or, c'est en ces profondeurs que s'enracinent les attitudes différentes de l'Occident conquis et modelé par le génie latin et l'organisation romaine, comme de ce multiforme Orient qui se reconnaît sans doute avant tout par sa répugnance à s'intégrer dans des cadres trop rationnellement et juridiquement structurés. Cette différence radicale, qui rend si difficile un dialogue qui pourrait être enrichissant pour l'un et l'autre partenaire, nous la trouvons excellemment exprimée par un Occidental, un Français, vivant au Liban, le P. Jean Aucagne, s. j. :

« En Occident la Réforme part d'un désir de remonter aux origines. Mais l'Orient n'éprouve pas ce besoin : il

est l'origine. C'est le mouvement même de sa théologie propre qui, avec saint Cyrille, s'appuie sur l'évangile de Jean : " Au commencement était le Verbe... et le Verbe s'est fait chair " ; c'est d'abord la divinité qui est visée. S'il fallait trouver une phrase évangélique pour caractériser l'Occident, il faudrait prendre plutôt la parole du centurion (romain déjà) : " Vraiment cet *homme* était le Fils de Dieu. " Typiquement occidentale est l'invitation à contempler dans le mystère de Jésus, " comment la divinité se cache ". L'Orient regarde d'abord comment elle apparaît ; ses fêtes sont des " manifestations " ; non seulement Pâques mais l'Épiphanie et la Transfiguration ; la fête de la Croix c'est le triomphe d'Héraclius et de l'Empire chrétien. Noël au contraire, qui célèbre l'humilité de la naissance humaine, ne pouvait être qu'une création de l'Occident. De même l'art réaliste qui a fini par prévaloir en Occident, et par devenir l'art classique, s'oppose à l'art de l'icône où la présence divine *se manifeste* à travers les traits humains *transfigurés*. La fête de l'Orthodoxie, le premier dimanche de Carême, célèbre ainsi non seulement la victoire contre les iconoclastes, mais encore la victoire de cette conception de l'Incarnation. L'Église, pour l'Occidental, c'est l'héritage de son fondateur historique, l'homme Jésus ; c'est à travers ses institutions humaines, comme le Christ était humain, qu'elle nous renvoie à sa divinité. C'est cela qui explique l'importance en Occident de l'ordre juridique auquel l'héritage romain n'a fait que fournir des cadres. Cela est vrai même pour la vie monastique où l'on parle d'*ordres* religieux. Mais, pour l'Orient, l'Église est la manifestation de l'Esprit toujours présent maintenant. Le " pneumatocentrisme " s'oppose ainsi au " christocentrisme " caractéristique de l'Occident. Ce qui importe en Orient ce n'est pas tel ordre religieux, catégorie inconnue, ni même tel monastère ; c'est la formation spirituelle par tel moine, qui peut être un gyrovague, mais en qui on reconnaît l'Esprit¹. »

Toute l'histoire religieuse de l'Orient chrétien, dans la diversité de ses Églises et malgré les oppositions, souvent violentes, dans lesquelles elles se sont laissé entraîner sous le couvert de formulations doctrinales, nous paraît trouver son moteur profond dans cette attitude fondamentale d'*épiclesse*, de disponibilité suppliante à l'Esprit qui, mystérieusement, opère dans l'Église la transfiguration qui nous conforme en nos plus intimes profondeurs à l'image de celui qui est le premier-né d'entre les morts, semant

1. *Études*, mai 1965, pp, 720-721.

par l'ascèse et par les sacrements les germes d'incorruptibilité, participation réelle, bien qu'encore inapparente, à la nature divine elle-même. On ne s'étonne pas, dans cette perspective, qu'une équipe orthodoxe de catéchistes ait récemment proposé, tout au départ de la catéchèse des enfants, un entretien sur l'icône de la Transfiguration².

Et l'on ne sera pas surpris non plus que la tradition comme la pratique unanime de toutes les Eglises orientales garde à cette icône vivante du mystère ecclésial du salut qu'est la célébration liturgique la souplesse dans la fidélité au type qui est la caractéristique de l'organisme animé par l'Esprit. Si importante qu'en soit la fonction hiératique, gardienne de la tradition apostolique, la célébration liturgique exprime cette tradition vivant dans la communauté ecclésiale sous la responsabilité de ceux qui exercent en ces célébrations la forme la plus accomplie de leur ministère pastoral. C'est donc en fonction de cette communauté, telle qu'elle est concrètement, qu'ils régleront les détails de la célébration sans jamais en modifier le type fondamental.

Souplesse des liturgies d'Orient.

Notre connaissance de la formation et de l'histoire des diverses liturgies demeure encore trop lacunaire pour que nous puissions discerner avec précision les facteurs qui ont joué dans la constitution des liturgies actuellement existantes. On y peut du moins reconnaître l'influence prédominante des deux grands foyers chrétiens de Jérusalem et d'Antioche. Cette dualité même constitue une première différence avec la situation de l'Occident où l'unique Siège apostolique de Rome cumulait, avec l'autorité incontestée de la sollicitude pastorale universelle du successeur de Pierre, le double prestige de la terre où d'innombrables martyrs avaient confessé le Christ et de la Ville dont la langue et la culture avaient rayonné sur toute l'Europe occidentale.

C'est avant tout en tant que centre de pèlerinages à l'occasion desquels on revivait dans les célébrations liturgiques les grands actes dans lesquels s'était manifesté le mystère

2. *Essai de Catéchèse pour jeunes orthodoxes* (Feuillets orthodoxes, 28). Edité par l'Aumônerie des Disséminés orthodoxes, 176, rue de Grenelle, Paris, 7^e.

du salut que Jérusalem exerça son influence sur le développement des diverses liturgies, tant en Occident qu'en Orient. Seule la jeune Eglise d'Arménie devait tenter au 5^e siècle de modeler son calendrier et la distribution de son lectionnaire sur les usages de la Ville sainte. Principe d'inspiration d'ailleurs et non forme de cérémonial rigide-ment calqué. Et lorsque plus tard, après la victoire sur l'iconoclasme et le rétablissement de l'Orthodoxie, le célèbre monastère constantinopolitain du Studion fera peu à peu prévaloir dans toutes les Eglises orthodoxes les usages de la laure palestinienne de Saint-Sabas qu'il avait adaptés à son propre *Typique*³, ce sera sous une forme dont les prescriptions apparemment minutieusement réglées laissent en réalité un large champ aux interprétations locales.

Le rôle d'Antioche offre beaucoup plus d'analogie avec celui joué par Rome jusqu'à la réforme tridentine. Centre culturel cosmopolite au point de rencontre des anciennes cultures sémitiques araméennes, de celles de l'Anatolie et de l'Ionie, foyer important de l'hellénisme asiatic, Antioche n'attirait pas seulement par le prestige de la rhétorique. Le génie syrien s'y manifestait dans les constructions juridiques autant qu'architecturales. On aimait à s'y référer à la *Tradition apostolique* explicitement présentée comme celle des Douze, et non — comme à Rome — sous le seul patronage des « princes des Apôtres ». Le plus ancien témoignage parvenu jusqu'à nous et qui intéresse la liturgie est ce Directoire ecclésiastique connu sous le nom de *Didascalie des Apôtres*⁴ et rédigé, sans doute dans la première moitié du 3^e siècle, par un évêque de la Syrie septentrionale, vraisemblablement d'origine judéo-chrétienne. Si l'on n'y trouve que peu de prescriptions liturgiques précises, on y voit clairement exprimée une conception de l'Eglise comme assemblée de célébration structurée sous la responsabilité de l'évêque, des prêtres et des diacres. Vers la fin du 4^e siècle, ce directoire devait être mis à jour et intégré avec d'autres documents du même type — dont une adaptation de la *Tradition apostolique* — dans la compilation des *Constitutions apostoliques*.

On sait quel rayonnement devaient connaître ces divers

3. Le *Typikon* correspond pour le rite byzantin à l'*Ordo* latin.

4. La version syriaque a été publiée en 1854 par P. de Lagarde ; c'est sur elle qu'a été faite la traduction française de l'abbé Nau (1912) qui va faire l'objet d'une nouvelle édition anastatique (en dépôt pour la France aux Editions Lethielleux.)

recueils dans toutes les Eglises d'Orient et jusqu'à la lointaine Ethiopie. Mais ce qui nous intéresse ici c'est précisément la liberté avec laquelle on en usa, malgré l'autorité apostolique sous laquelle ils se présentaient. Ou plutôt, n'est-ce pas précisément la référence à la « tradition apostolique » qui justifiait ces adaptations en des communautés où l'on avait le sens aigu de la tradition vivante ? Il serait fort intéressant d'étudier de ce point de vue les nombreuses prescriptions liturgiques des synodes, des patriarches et des évêques.

Le *Synodicon Orientale*⁵ de l'Eglise nestorienne est à cet égard particulièrement précieux. Nulle communauté ne s'est montrée aussi conservatrice, aucune non plus — sauf l'Eglise romaine avec laquelle elle offre tant de ressemblance — qui n'ait eu à ce point le souci de fixer en ses moindres détails la règle de ses observances. Ce que les commentaires postérieurs nous permettent de reconstituer des prescriptions réformatrices du catholicos-patriarche Isho'yab III (milieu du 7^e siècle) paraissent ne laisser aucun jeu à l'initiative personnelle des célébrants. La tradition de la cathédrale patriarcale de Kokhé, puis celle du « Monastère d'en haut » de Mossoul, gardiens fidèles des usages anciens, montrent néanmoins avec quelle souplesse on savait les interpréter.

On pourrait faire de semblables observations dans l'Eglise copte. Il semble que très tôt les usages liturgiques d'Antioche se sont mêlés aux traditions purement égyptiennes. Nous sommes malheureusement presque totalement privés d'informations précises sur le développement du rituel jusqu'aux canons promulgués par des patriarches qui, du 11^e au 14^e siècle, entreprirent d'adapter les observances de leur Eglise aux conditions nouvelles. Ils le firent en s'inspirant largement de l'œuvre plus considérable encore que poursuivaient à la même époque en Syrie les patriarches Jacobites. Dans l'un et l'autre cas, nous retrouvons la même préoccupation de corriger les abus que la négligence et l'ignorance avaient laissé s'introduire. Mais il ne s'agit jamais que de préciser sur un point donné une tradition que l'on sent vivante et souple. Nous sommes dans une situation assez semblable à celle dont témoigne à la même époque en diverses régions de l'Occident la rédaction des coutumiers. Or, l'on sait quelle diversité existe entre eux. Et lorsqu'au début du

5. Ed. et trad. française de J. B. CHABOT, Paris, 1902.

15^e siècle, alors que la domination mameluke entraînait l'Eglise d'Egypte dans une longue décadence, le patriarche Gabriel V fixait dans son *Ordination*⁶ les détails du cérémonial liturgique, c'était encore au titre de gardien autorisé de la tradition et non comme un législateur prescrivant impérativement un règlement ayant force de loi.

Pour toute cette période des 10^e - 15^e siècles qui est pour les Eglises d'Orient comme pour l'Occident la dernière et la moins mal connue des phases du développement liturgique, les manuscrits parvenus jusqu'à nous, les commentaires et les décisions de l'autorité témoignent partout d'une diversité qui reflète les traditions propres à chaque communauté, sinon à chaque célébrant. En Occident, le prestige de Rome, les prescriptions des souverains francs bientôt relayées par les interventions de plus en plus nombreuses du Saint-Siège et par l'influence unificatrice des grands instituts religieux, Cluny puis à un moindre degré Cîteaux, enfin et surtout les Frères Mineurs diffusant partout les livres liturgiques révisés à l'usage de la Curie romaine, luttaient plus ou moins efficacement contre le maintien et la prolifération d'usages locaux. Mais l'Orient n'a connu aucun de ces facteurs d'unification. Nous n'avons que des témoins trop rares et trop tardifs pour les Eglises nestorienne, copte et maronite ; mais nous sommes encore en situation de pouvoir apprécier sur pièces la diversité des témoins jacobites, arméniens et surtout byzantins.

Arrêtons-nous seulement un peu sur ces derniers, particulièrement nombreux et mieux étudiés. Leur intérêt est d'autant plus grand que la liturgie de la Grande Eglise de Constantinople devient la norme indiscutée de toutes les Eglises orthodoxes. Nous sommes trop insuffisamment informés de l'évolution des ordonnances liturgiques dans la basilique patriarcale de Sainte-Sophie, mais il ne semble pas qu'en fait elles aient jamais été codifiées avec la précision que l'on rencontre dans les *Ordines* romains ou les *Ordinaires* des cathédrales d'Occident. Les *Typika*, s'ils notent avec précision la disposition des textes liturgiques, n'entrent que peu dans le détail des cérémonies⁷. Quant aux textes eux-mêmes, il faudra attendre la diffusion des éditions imprimées pour voir se répandre une vulgate d'ailleurs

6. Ed. et trad. italienne du P. ABDALLAH, o. f. m. (*Studia Orientalia Franciscana*), Le Caire, 1962.

7. *Le Typicon de la Grande Eglise*. Ed. et trad. française du P. J. MATEOS, s. j. (*Orientalia christiana analecta* 165-166), Rome, 1962-1963.

établie avec le plus grand arbitraire et sans autre autorité à son départ que la libre initiative des éditeurs vénitiens qui avaient assumé l'entreprise⁸.

On ne connaît pas, en dehors de Russie, de réaction conservatrice comparable à celle qui entraîna le schisme (*raskol*) des Vieux-Croyants. Mais c'est sans doute que la Russie des Romanov, si profondément marquée par l'influence occidentale, fut la seule à tenter d'imposer une réforme liturgique par voie d'autorité. Partout ailleurs, ni les circonstances, ni les usages ne convenaient à pareille entreprise. Si les éditions imprimées, celles de Venise et même celles qui furent par la suite publiées à Rome par les soins de la Propagande et à l'intention des Eglises uniates, furent de plus en plus largement utilisées et reproduites presque sans modifications, ni les textes ni les rubriques qui les accompagnaient ne purent jamais prévaloir complètement à l'encontre des usages locaux.

Tradition et liberté.

Ce climat de liberté existe aujourd'hui encore, même parmi les catholiques, dans la mesure où ces derniers n'ont pas été définitivement acquis aux conceptions rigides inculquées par l'enseignement des instituts latins. Mais qu'on ne s'imagine pas que cette liberté à l'égard des formulaires ouvre le champ à la fantaisie. Bien au contraire, elle est d'abord motivée par le respect de la tradition vivante. La liturgie ne s'apprend pas dans des livres ou par des exercices scolaires ; elle se vit dans la communauté chrétienne, elle s'inculque par la participation aux célébrations de cette communauté. On est étonné de voir avec quelle fidélité, dans les circonstances misérables qui ont été souvent le lot de bien

8. Voici ce qu'en écrit le P. A. RAES : « Une immense responsabilité pèse sur les premiers typographes, les Da Sabio. Pourquoi ? Parce qu'ils ont fourni l'édition princeps de toute la série des livres liturgiques et que c'est cette édition qui substantiellement a été acceptée et a éliminé toutes les autres recensions. Elle a été reproduite non seulement dans toute l'Eglise grecque, mais aussi dans l'Eglise de Kiev où le métropolitain Pierre Moghila les consulta, dans l'Eglise russe où le patriarche Nikon, en les suivant de trop près, provoqua la grave dissension des vieux-croyants ou vieux-ritualistes, dans l'Eglise serbe qui, au 18^e siècle, adopta les éditions russes, dans l'Eglise bulgare et l'Eglise roumaine qui suivirent les textes des Grecs et des Slaves, et même dans l'Eglise melkite qui s'est alignée au *textus receptus* » (*Les livres liturgiques grecs publiés à Venise. Mélanges Eugène Tisserant*, III, p. 212. Coll. « Studi e Testi », 233, Rome, 1964).

des chrétientés orientales, la tradition authentique de la liturgie comme de la foi a été sauvegardée. Et l'on admire comment, en de telles conditions, les célébrants et la communauté tout entière parviennent à donner aux fonctions liturgiques une dignité simple dans le libre jeu d'une expression parfois très fruste.

C'est que, pour l'Orient chrétien tout entier — parfaitement consonant en cela avec l'environnement musulman dans lequel il fut et reste pour une large part plongé — la liturgie est l'expression privilégiée de la vie religieuse. Or celle-ci, pour des chrétiens, a reçu des Apôtres sa forme définitive. Il n'est pas possible de lui en donner une autre que celle transmise jusqu'à nous par les générations qui se sont succédé ; mais chacune d'entre elles a contribué à la marquer de son expérience propre car l'Eglise vit aux périls des temps.

Parce qu'on est en « chrétienté », une chrétienté toujours menacée par des ennemis du dehors et du dedans et souvent confinée en situation de minorité, on vit dans la communion des Pères et des saints qui ont lutté victorieusement pour la foi, c'est-à-dire pour manifester l'œuvre salvatrice du Christ, accomplir avec lui la Pâque qui inaugure le Royaume parmi les hommes et introduit, selon le mot du P. Serge Boulgakov « la joie du ciel sur la terre ». L'Eglise, c'est d'abord cette communauté des saints dont les icônes, dans les églises orthodoxes, se multiplient au long de la nef et se retrouvent implorantes autour du Christ-Seigneur de l'iconostase. C'est l'Eglise de tous les temps et de tous les lieux, la « catholique », dont la foi ne peut changer ; mais c'est aussi la communauté effectivement rassemblée en cette foi qu'elle doit vivre, à sa manière et selon ses possibilités. Le trésor de la tradition apostolique, tel que l'ont exprimé et organisé les Docteurs et les grands hiérarques, que l'ont chanté les mélodes, lui est ouvert dans son intégralité. La sagesse et l'expérience des anciens ont édicté les règles qui permettront d'en disposer de la manière la plus profitable ; il serait imprudent, et même il est impensable, de prétendre en édicter d'autres ou de prendre ses distances à leur égard.

Mais, parce que ces règles ne font que fixer la coutume, il est toujours loisible de les interpréter selon qu'il paraît opportun étant donné les circonstances. Elles constituent un directoire, non une réglementation impérative en ses moindres détails. Ou plutôt, sa valeur impérative ne réside pas dans sa formulation. Il n'est pas question d'en faire

l'exégèse selon les méthodes de la casuistique dans laquelle se sont enfermés les manuels de liturgie de la Contre-Réforme. Depuis leur enfance le prêtre, le diacre ou le chantre ont grandi dans le cadre d'une communauté ecclésiale⁹. Souvent, par tradition familiale ils sont au service de l'Eglise et se sont très tôt formés, par la pratique, aux détails du cérémonial, au maniement complexe des livres liturgiques. Ils savent ce qui se fait et donc doit se faire ; mais ils ne l'ont pas appris de science livresque, ils y ont été formés par des méthodes actives. Et cette connaissance n'est pas l'apanage des seuls ministres. Je vois tel fellah copte, un vieillard de près de soixante-dix ans, suivant de mémoire les moindres détails du déroulement des offices si longs et si complexes de la Semaine sainte. Peu lui chaut que telle édition nouvelle ait prétendu modifier une rubrique ; il importe davantage d'être attentif à la composition de l'assemblée, aux possibilités des jeunes lecteurs, sans rien laisser perdre de ce que l'on a reçu des anciens et qui doit former l'âme chrétienne des générations montantes.

Le prêtre est l'officiant ; il est ministre de l'Eglise pour la communauté, il ne lui appartient pas d'en disposer. En fait, c'est peut-être en cela d'abord que l'Orient chrétien se différencie de l'Occident latin tel que l'ont modelé le Moyen Age et la réforme tridentine. L'Eglise y est toujours demeurée une communauté, un peuple. Très tôt, au cours des 5^e - 6^e siècles, en Syrie, en Egypte, en Arménie, en Géorgie, une langue effectivement compréhensible pour la majeure partie des fidèles l'emporte sur le grec, et cette adaptation témoigne de l'importance grandissante prise dans l'organisation liturgique par les moines, issus du peuple et réagissant contre une culture d'importation, apanage des classes sociales élevées et de l'administration. L'initiative de Cyrille et Méthode, adoptant dès le début de l'évangélisation un idiome slave non seulement pour les lectures de l'Ecriture mais pour la majeure partie de la célébration liturgique, ne fut pas contestée seulement par le clergé germanique latinisé ; à Constantinople non moins qu'à Rome, les hautes instances hiérarchiques et politiques n'ont cessé de promouvoir l'emploi du grec partout où la chose apparut possible.

Mais, de fait, sous l'occupation turque et notamment

9. Qu'on se réfère par exemple aux souvenirs du P. Virgil Gheorghiu : *De la vingt-cinquième heure à l'heure éternelle*, Paris, 1965, ou à Leskov : *Gens d'église* (Œuvres, coll. « Pléiade », 1966).

durant la période ottomane, c'est par l'Eglise et surtout par la liturgie qu'avec une culture chrétienne transmise dans la langue nationale, l'identité de chaque peuple n'a cessé de s'affirmer. Ces longues périodes d'occupation étrangère durant lesquelles le pouvoir appartenait à des autorités non chrétiennes ont marqué d'une empreinte ineffaçable les chrétientés orientales. N'est-ce pas face à l'invasion mongole que la Russie elle-même a pris conscience de son identité nationale ? Mais ces circonstances même requéraient, en même temps qu'une inébranlable fidélité aux traditions ancestrales, une grande souplesse pour les adapter aux situations locales.

On ne saurait trop y insister, l'Orient n'a connu ni la crise de la Réforme, ni la centralisation post-tridentine imposant de rigides observances dans les cadres d'une liturgie devenue depuis longtemps déjà l'affaire propre des clercs. Dans les perspectives d'une Eglise-communion, vouée avant tout à glorifier Dieu et à proclamer ses merveilles, la liturgie est l'affaire de tous ; elle est le bien le plus précieux de la communauté chrétienne, le seul en définitive auquel elle s'attache indéfectiblement. Comme le dit le Décret conciliaire sur l'œcuménisme : « Par là les fidèles unis à l'évêque trouvent accès auprès de Dieu le Père par son Fils, le Verbe incarné, mort et glorifié, dans l'effusion de l'Esprit Saint. Ils entrent de la sorte en communion avec la Très Sainte Trinité et deviennent participants de la nature divine (art. 15). »

Il ne s'agit pas alors de se conformer aux règles, apparemment arbitraires d'une étiquette prescrite par voie d'autorité, mais de demeurer fidèle à la tradition reçue des Apôtres. Nous sommes dans un autre univers spirituel. Mais c'est peut-être celui dans lequel nous aspirons tous à vivre aujourd'hui. Il ne suffira pas de recherches historiques ou sociologiques, non plus que de décisions imposées par voie d'autorité, pour nous le restituer. Mais il faut attendre moins encore d'initiatives incompétentes autant que généreuses.

Tout ce en quoi l'expérience séculaire de l'Orient chrétien peut nous être de quelque utilité réside sans doute en ceci : irréformable en ses lignes essentielles parce que témoin privilégié de la tradition apostolique, la liturgie est vivante dans la communauté qui la célèbre. C'est dans la mesure où cette communauté tout entière, mais bien évidemment tout d'abord ceux qui y ont à quelque titre délégation du ministère apostolique, vivent effectivement cette tradition, que les nécessaires adaptations à la diversité des

temps, des lieux et des circonstances s'opèrent par un consensus de tous. Ces adaptations ne seront sans doute pas toutes également heureuses, et l'Orient n'est pas à cet égard en situation beaucoup plus favorable que l'Occident. Mais du moins n'a-t-il nulle part connu les aberrations ni la sclérose que l'on rencontre dans l'histoire liturgique des chrétiens latins.

Nous ne pouvons probablement pas, à l'heure présente, discerner les voies par lesquelles pourra s'instaurer par-delà des ruptures irréparables et anciennes, longtemps masquées par une culture cléricale, une liturgie qui soit véritablement expression du mystère de l'Eglise pour notre temps. Les diverses Eglises orientales sont probablement mieux en mesure de le faire si elles réussissent, tandis qu'il en est encore temps, à susciter les rénovations qu'appellent des situations sans précédent. Mais le sauront-elles ? Rien encore ne permet d'augurer une réponse affirmative.

I.-H. DALMAIS, o.p.